

# Anthologie des Nouvelles

## Les trois Vieux

Necsipaal

Parue sur



<http://www.jrrvf.com>

© Septembre 2004, Neccipaal & JRRVF

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## LE CERCLE DU CREPUSCULE

Comme de coutume, Pierre, Paul et Jean s'étaient donnés rendez-vous en cette fin d'après-midi sur un banc public de la plage d'Epsilon, surnommée "Le Topaze" à cause du sable brillant et vitreux qui la jonchait. Ces trois personnages d'un âge plus que respectable avaient pris pour habitude de se réunir tous les soirs avant la tombée de la nuit, non pour commémorer des événements oubliés ou des illusions perdues, ni pour bénir le passé d'une mesquinerie aigrie si caractéristique chez les personnes d'un âge avancé — ou moins — pour qui le temps brouille aisément la mémoire comme le plus puissant des analgésiques.

En vérité nos trois compères, sans doute plus désabusés que leurs semblables mais ayant conservé un certain goût pour le récalcitrant, se réunissaient pour parler de leurs loisirs quotidiens et leurs projets à venir, auxquels une retraite bien méritée après des années passées à servir la Science leur laissait libre cours. Ils s'étaient nommés par dérision mais non sans fierté "Le Cercle du Crépuscule" et les enfants qui jouaient sur la plage observaient parfois du coin de l'œil ces ancêtres bizarres et chevrotants qu'ils appelaient également en plaisantant mais non sans une certaine appréhension « les vioques du soleil couchant ».

Ce fut Pierre qui, comme leur usage tacite le voulait, arriva le premier ; il observait avec une amertume mêlée de tendresse les quelques gamins qui batifolaient encore sur la plage par cette fraîche soirée d'automne. Paul arriva à son tour, à l'heure sonnante, ainsi que l'exigeaient les préceptes d'une vie qu'il entendait minuter à la seconde près, comme s'il voulait emmurer le temps qui s'écoulait avant que ses paupières ravinées ne se referment une dernière fois. Il n'avait pas pris de canne pour soutenir ses articulations usées mais il avançait d'un pas sûr, droit comme un piquet, le front haut et le regard guilleret ; ce, malgré les souffrances articulaires que lui infligeait cette allure de jeune homme. Et puis ce fut le tour de Jean, l'air songeur et le pas nonchalant ; le vent se jouait de ses cheveux blancs qu'il persistait à vouloir garder longs bien qu'ils retombassent comme de la mauvaise laine, effilée par le sel des années.

Une fois nos trois compères installés, ils passaient la première demi-heure dans un silence quasi-religieux, observant tantôt le ciel tantôt la mer qui se déroulait à leurs pieds comme un orage paisible et lumineux. Le temps était frais et quelques nuages grisonnants venaient dérober çà et là les éclats du soleil qui embrassait craintivement les flots comme un amant hésitant. Et puis, lentement, l'horizon s'empourpra ; les enfants dont les cris venaient parfois masquer le roulis irrégulier de l'océan s'en retournèrent chez eux, où les attendaient un repas chaud et quelques brimades ou de cruelles remontrances pour l'heure tardive... C'est qu'à Epsilon, on se soucie de bien éduquer la future génération et on veille scrupuleusement à ce que les parents s'acquittent de leurs tâches de façon irréprochable !

Un des enfants resta cependant en arrière, il revint sur ses pas et s'assit sur un rocher terne et saillant qui surplombait la mer ; il s'enveloppa dans une cape plus grise encore que la pierre et se calfeutra, repliant tout son corps et plongeant la tête dans ses genoux, de sorte qu'on aurait pu le prendre pour une des protubérances du rocher. Les trois vieux posèrent leur regard sur cette pierre frissonnante dont le vent soulevait parfois les longs cheveux d'algues séchées. Les vieux contemplaient jalousement cette jeunesse. L'enfant n'avait sans doute pas plus de dix ou onze ans, il était grand et malingre mais tout en lui respirait la fraîcheur, même cette pose prostrée de l'enfance qui connaît ses premiers malheurs.

Pierre rompit alors le silence :

« N'est-ce pas là Iphigénie, l'arrière-petite-fille d'Azeroyah ? »

Paul et Jean le foudroyèrent du regard car, par cette seule question, il venait de briser les deux règles manifestes de leur société vespérale. La première consistait à ne jamais évoquer le passé et encore moins ses événements douloureux et la seconde, qui en découlait fort logiquement, était de ne jamais faire mention des noms des femmes de leur connaissance et plus particulièrement de celles qu'ils avaient pu aimer. Pierre remarqua la mine déconfite de ses compagnons et haussa ses épaules de titan avachi :

« Oui, bon, ça va, on peut bien faire une entorse à la règle, non ? »

Pas de réponse.

Pierre souffla fortement pour marquer son mécontentement ce qui manqua de le jeter dans une quinte de toux interminable dont lui seul et ses cigarillos avaient le secret.

— Tu continues à t'intoxiquer, pas vrai ? lui fit vertement remarquer Paul.

Pierre haussa de nouveau ses larges épaules et les laissa s'affaisser de tout leur poids sur la canne sculptée qui lui servait de tuteur et il continua à regarder pensivement la pierre qui avait cessé de grelotter mais hoquetait pudiquement.

— J'ai entendu dire qu'elle partait demain pour l'armée, intervint Jean.

Personne n'osa lui demander d'où il avait pu tirer cette information ni même pourquoi il poursuivait une conversation qui risquait immanquablement de briser à nouveau la seconde loi le concernant. Le feu vert étant néanmoins donné par l'intéressé, Paul embraya :

— Si jeune, fit-il d'un air absent. Notre armée est-elle si mal en point qu'elle recrute des enfants qui n'ont même pas encore fini de grandir ?

— Ça ne m'étonnerait guère qu'elle ait été attirée par cette histoire épique à dormir debout dont les médias nous bourrent le crâne— comme à leur habitude — preuve en est, et s'il en fallait une, qu'en un siècle ou peu s'en faut rien n'a changé ; les modes n'évoluent que dans les déclinaisons restreintes dont elles se fardent sans pudeur ! répondit Pierre, en soupirant longuement et en crachant un glaire verdâtre qui avait dû rester en travers de sa gorge lors d'une précédente expectoration.

— Parce que tu écoutes encore ces sornettes ? gloussa Paul.

— Hmff, pas besoin de vouloir les écouter pour être forcé de les entendre, grimaça Pierre, que ce soit au city-shop, dans l'héliosub ou au geek-u-center, il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas voir placarder ou entendre un peu partout les exploits de la bête ! Allez, toi qui es bien plus casanier, tu en as aussi entendu parler, je le sais bien, c'est même toi qui as abordé le sujet hier encore en nous soumettant tes sempiternelles grandes thèses sur la récupération de faits contradictoires par les médias, tous à la solde du gouvernement même et surtout la presse libre qui se gausse d'avoir un point de vue original alors qu'elle ne fait que renforcer l'opinion populaire dans son ignorance et bla bla bla bla, je te paraphrase mal, hehe...

— Moui, reconnut Paul à contrecœur, mais il est vrai que tu es forcément mieux renseigné que nous aux vues de ton assiduité à fréquenter cette société moderne et fatalement corrompue par cette mode que tu détestes ! Moi je me garde bien de plonger dans ces travers, maintenant !

— Oh la ! Ça va ! répliqua Pierre, je vois pas pourquoi je m'en priverais aussi ! Plus tu vieillis, plus tu me rappelles mon défunt père, mon très cher Paul, et crois moi, c'est loin d'être un compliment ! ha ! Et puis, je vois pas ce qu'elle a de si mauvaise, soit dit en passant, la modernité de maintenant, elle n'est guère plus mauvaise celle de notre temps, que nos ancêtres critiquaient jadis ! Ha ! Si la médiocrité est cyclique, les bonnes choses le sont aussi. D'ailleurs, tu verrais les nouveaux jeux... Une pure merveille ! Et les sensations ! Ah ça ! Depuis qu'ils ont perfectionné les systèmes electro-sensitifs, c'est un prodige des sens !

« Tiens, l'autre jour, j'ai joué à la version finale du Starship-no-kuruss ! Eh bien, mon grand, je m'y croyais tout de bon dans le vaisseau, tu imagines ? Un vieux de la vieille comme moi ! Et j'ai même écrasé les petits jeunes en réseaux neuronaux !! Vraiment, ils

n'ont pas mon expérience, c'est qu'on ne me la fait pas à moi, j'ai beau avoir perdu mes réflexes — et encore —, ils n'ont de toutes façons pas ma ruse de vieux filou !! »

Et Pierre rit alors aux éclats, déclenchant la quinte de toux tant redoutée qui l'entraînait dans des convulsions peu ragoûtantes mais desquelles ses amis étaient coutumiers.

— Ménage-toi, mon ami, lui dit Paul avec bienveillance.

— Pfff ! On jurerait entendre ce fripon de responsable du geek-o-planetorium ! Tout ça parce que j'aurais fait une légère syncope au sortir de mon starship ! Et j'avais encore fini premier en réseau ! Haha ! Alors, sitôt que j'eus recouvert mes esprits, je lui ai asséné un bon coup de canne sur la tête ! Tu imagines ? Il voulait m'empêcher de jouer aux spacesims à l'avenir parce que je cite en prenant sa voix mielleuse « Même si j'étais encore aussi fringant qu'un jeune homme, une personne d'un âge aussi respectable que le mien devrait se garder d'expérimenter des jeux dont les simulations sensorielles avaient des effets incontestables sur l'organisme, qui pouvaient se révéler dangereux passé un certain âge ». Non mais, tu te rends compte ? Le jeune hypocrite !

— Peut-être n'avait-il pas tout à fait tort tout de même, non ?

— Ah ! Vieux filou ! Toujours à faire l'avocat du démon, pas vrai ?

— Jamais aussi bien que tu ne peux le réaliser, vieux diable ! renchérit Paul. Et les deux compères échangèrent un sourire complice.

— Enfin bref, le gredin en rajoute une couche — après qu'il ait reçu son coup sur la tête — en me disant qu'il comprenait parfaitement mon enthousiasme mais que la direction ne souhaitait pas être tenue pour responsable si quelque accident fortuit avait le malheur de se produire.

— Peuh ! renifla Jean, le regard toujours perdu sur la pierre vibrante.

— C'est précisément ce que je lui ai répondu, mon cher ! Et là, je lui ai déclaré tout de bon — et vous savez comme j'ai la voix qui porte bien — (ils le savaient, oui, c'est pour cette raison qu'ils gardaient des distances respectueuses sur leur banc de l'amitié), je lui dis donc à ce morveux qui me toisait du regard : « Apprenez, jeune blanc-bec, que je suis un des pionniers de la sensito-simulation et que ces petits bijoux avec lesquels vous vous dorez les couilles, ce sont moi et mes collègues d'un « âge respectable » qui les avons conçus, ciselés, façonnés et ce, pour des clopinettes ! Car on a beau dire, les scientifiques, les vrais, sont toujours aussi mal gratifiés ! Et alors quoi ? Ayant enfin atteint l'âge de la paresse consentie, je n'aurais même pas le droit de m'amuser avec mes petits-enfants ? Tout ça parce qu'il pourrait m'arriver « malheur » ? Mais diable ! Qu'il arrive donc, le malheur, avec de tels garnements — et là j'ai tapoté affectueusement sur le Tolkien-o-Lodoss évasion — Qu'il arrive ! Ça sera toujours mieux que dans un hôpital, crétin ! » Je lui assène alors un nouveau coup sur la tête, pendant que les badauds qui s'étaient rassemblés en masse autour du spectacle que j'offrais applaudissaient à l'unisson !

Je continuai : « Et que croyez-vous qu'il me reste à vivre ? Je ne peux même pas m'offrir un voyage à Amaterasu avec le peu de rente qu'on me laisse pour vivre, Moi, le créateur du Sonic Brain System (re-acclamations et re-coup sur la tête) ! Alors laissez moi donc en paix, avec ma fantaisie et laissez moi CREVER (murmure de la foule, une alarme retentit) dans un vaisseau spatial en mission pour la conquête de la nébuleuse de la Lorien si le désir m'en prend ! » Finalement, je lui redonne trois bon coups sur le dos, les badauds rient aux éclats et la brigade arrive pour disperser « gentiment » tout le monde.

— Et ils ne t'ont rien fait ? s'inquiéta Paul, l'air sérieux. Avec les mots que tu as proférés, tu aurais pu écoper d'une amende salée de la répression des mœurs, voire pis !

— Penses-tu ! A mon âge, je suis bon pour la casse et ils savent bien qu'en cas de procès, l'avocat ferait tout passer sur le compte de la sénilité.

— C'est bien l'avantage de la décrépitude, être implicitement libres de bien des contraintes morales et sociales, chose que même nos enfants ne peuvent plus imaginer, répliqua Jean, un sourire amer au coin des lèvres.

Et tous leurs regards se portèrent alors sur le caillou qui s'était levé et se promenait désormais d'un pas rêveur, à mi-mollets au milieu des flots carminés.

— Faut-il avoir attendu tout ce temps pour goûter à un semblant de liberté ? soupira Paul d'un ton las.

— Heh, je crois bien, ricana Jean. C'est l'avant-goût de la mort...

Et le mot resta suspendu à ses lèvres comme une perle d'embru s'accrochant à sa chair desséchée, comme un secret enfin brisé ou une idée oubliée qui ressurgit inexplicablement ainsi qu'un défunt revenant hanter les rêves à l'improviste.

« Il me semble... que cela fait une éternité que je ne l'ai nommée... »

— Les bonnes gens auraient tôt fait de penser que tu l'invoques et on te ferait enfermer, lui chuchota Paul en effleurant doucement son bras.

— Cela ne fait-il pas des années qu'ils m'ont enfermé ?

— Allons, allons ! Voilà une discussion bien sombre, mes frères ! Auriez-vous oublié notre credo ? lança soudainement Pierre qui craignait que la conversation ne s'assombrisse encore d'avantage.

— Faire fi du passé... commença Jean sans grande conviction.

— ... Oublier les amours perdues, les désillusions et les échecs... murmura Paul doucement.

— ... Vivre chaque crépuscule comme si c'était le premier et jouir de notre liberté comme un de ces rayons qui dardent paisiblement leurs dernières lueurs dans l'océan du temps ! entonna Pierre. »

Et tous ils reprirent :

« Et plonger dans l'ivresse de la folie ; des femmes et des enfants n'avoir plus le souci ; des hommes et leur avenir, médire à loisir ! »

— Amen ! triompha Pierre. Vous voilà plus sage !

Mais l'incantation n'avait pas eu l'effet escompté et ils restèrent un moment en silence à contempler les flots...

La roche avait ôté sa cape et son pardessus ; elle était allée se baigner en tricot au milieu des vagues qui s'empourpraient toujours un peu plus. Elle faisait la planche, les bras en croix et se laissait instinctivement porter par le courant, les yeux tournés vers les flammes célestes, ainsi qu'un morceau de bois à la dérive à l'extrémité duquel pendait une méduse noire, morte à moitié.

« Et elle, pourquoi croyez-vous qu'elle y aille, de l'autre côté des mers ? demanda Paul. Est-ce vraiment pour ressembler au monstre d'Epsilon ? »

— Insouciance jeunesse, maugréa Pierre. Enfin, elle a sans doute à découvrir que la guerre, c'est bien différent des jeux vidéos !!!

— Crois-moi ! Il est fort probable qu'elle ne le sache que trop bien, dit Jean.

— Qu'est-ce à dire ? Comment une gamine de son âge pourrait savoir ce genre de choses, que même nous, n'avons jamais connues ? Tu déliras, mon ami, gloussa Paul.

— C'est dans le sang, répondit Jean calmement.

— Là, tu deviens carrément superstitieux, vieux frère ! “Dans le sang” ! Et puis quoi encore ? Un grand rationaliste comme toi ! s'esclaffa Pierre.

Le silence étendit une fois de plus son ombre empierrée sur leurs pensées absconses d'humains séculaires tandis que l'épave flottait toujours dans le sang du soleil.

— Elle est comme son arrière grand-mère, fit Jean. Elle connaît déjà trop bien les humains et leurs lâchetés persistantes. Elle veut s'enfuir loin de leur société... Déjà ... S'enfuir ou les réduire à néant, eux et leurs vils lignages car les enfants ne sont pas moins fourbes que leurs géniteurs !

— Ha ha ! Tout comme le monstre ! s'écria Pierre.

— Qu'ont-elles donc les jeunes filles de nos jours à toutes vouloir aller à l'abattoir ? De notre temps, elles se souciaient plus d'être jolies, douces, sexy et spirituelles, et c'est tout ce qui importe vraiment au fond, à croire que les femmes étaient plus intelligentes que nous à l'époque, fit Jean en souriant d'un air entendu.

— Je te retrouve bien là, joli-cœur, ricana Pierre, et moi je maintiens que c'est la mode de suivre ce monstre sanguinaire et héroïque. Mais va ! Comme toutes les modes, cela passera bien.

— Non, dit Jean, pour cette enfant qui sombre là-bas, ce n'est pas une mode, c'est une vocation que de... détruire son prochain... et chercher le réconfort dans la haine et la violence... Son arrière-grand-mère a du lui bourrer la tête de ces mauvais principes.

— Très drôle ! s'esclaffa Pierre. Voilà bien notre misanthrope invétéré qui voudrait donner des leçons de morale ! Et puis, que je sache, Azeroyah n'a pas fait la guerre, et la connaissant aussi un peu moi-même, je me doute bien qu'elle était trop têtue et bornée pour s'enrôler dans quoi que ce soit. Allons, qu'as-tu aujourd'hui, tu divagues.

— Je sais parfaitement ce que je dis ! siffla Jean et il frappa violemment sa canne sur le dallage azuré d'Epsilon qui surplombait la plage et qui avait vu naître bien des amours lorsque les jeunes (et moins jeunes) gens se promenaient sur ses reflets moirés, lors des longues soirées d'été. Les yeux du vieil homme brillaient à travers l'obscurité croissante, et tout son être semblait agité par les rafales d'un feu ravivé.

Je suis peut-être misanthrope, je pense peut-être que très peu d'hommes sur cette planète sont dignes d'être nommés comme tels. Mais je suis resté intègre, moi, je n'ai sans doute jamais eu foi en l'humanité, mais je me suis assimilé, et j'ai essayé de l'aider du mieux que je le pouvais ! J'ai formé des étudiants, je n'ai pas participé à toutes ces expériences sordides, et je n'ai pas tué !

— menteur, avec ça, renifla Pierre. Tu t'es bien fait implanter du cristal de silicium, toi aussi, et c'est bien à elle qu'on le doit !

— Certes ! Mais je n'en n'ai plus, ce fut bien utile, et puis je ne savais pas à l'époque... Je ne savais pas quel prix certains hommes avaient payé pour faire progresser cette science sordide, même s'il est vrai que je m'en doutais un peu... Car sais-tu bien le nombre de cobayes qu'elle a achevés sans remords pour mener toutes ses expériences à bien ? Sais-tu bien le nombre de vies qu'elle a torturées pour révolutionner cette Connaissance Absolue ? Ah ça, la gamine doit être bourrée de la même rancœur noire que l'aïeule... Mauvaise graine que tout cela !

— La graine de qui ? persifla Pierre. C'est vrai que c'était bien la dernière personne au monde qu'on aurait pu s'attendre à voir enceinte, j'aurais encore pu imaginer Paul être gros !

— Clonage, marmonna Jean qui était rouge jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi ne l'as-tu jamais épousée ? demanda Paul abruptement. Tu aurais pourtant eu un parfait compagnon pour dénigrer *ad nauseam* cette pitoyable humanité, pas vrai ? »

La rougeur qui avait bruni jusqu'alors le front plissé de Jean se décomposa rapidement et tourna encore plus vite au laiteux. Ses traits se tirèrent, et cela lui donnait curieusement une mine plus rafraîchie. Il balbutia :

— J'étais jeune et sot, et puis, je manquais de courage et aussi... c'était bien là le fond du problème... je voulais croire en l'homme à l'époque et arrêter de m'exiler dans mon dédain, vivre normalement, avoir quelques aventures et finalement trouver une femme douce et tendre... Bien sûr, quand elle baissait sa garde, Azeroyah ne manquait pas de tendresse, mais d'humanité, ça... Elle ne pouvait pas me rendre heureux, et quand elle essayait c'était encore pis ! Et puis ma femme était bien gentille, pas tellement brillante, un peu casse-pied, mais elle m'a fait de beaux enfants avant qu'elle ne les reprenne, car au fond elle avait raison, je ne l'ai jamais vraiment aimée, et elle n'a jamais pu comprendre mon obsession des maths... D'ailleurs j'ai toujours été un étranger pour mes propres enfants... Pourtant, j'ai atteint un degré de sérénité et d'autosatisfaction assez ennuyeux pour être estimable ! Bah ! Assez de ces vieilles histoires ! Nous ne sommes pas là pour ça !

— En tout cas, renchérit Paul qui ne voulait pas en démordre, c'est certain que du courage, il en fallait face à elle ! Te rappelles-tu des premières simulations de combat en réalité virtuelle ? Il n'était pas bon de tomber sous sa lame, j'en frissonne encore ! Elle prenait toujours un malin plaisir à vous infliger les pires humiliations et les souffrances les plus atroces, juste avant de vous achever, le sourire aux lèvres et quelques vers appropriés à

la bouche, comme son célèbre « Les cerisiers qui fleurissent près de la source du printemps sont dans le brouillard et le rossignol chante la chute de leurs fleurs qui tombent avant leur éclosion. » ou encore « Les nuages ne laissent jamais de trace derrière eux, ils sont aussi fragiles que ma lame ou ta vie. »

— Ah oui, elle avait de l'expérience en matière de torture et de meurtre, la vraie guerre eût été un jeu d'enfant pour elle ! Ah le démon, elle m'aurait tué !

— Oh ! Cessez donc à la fin, tous les deux ! Je ne sais pas si c'est l'ombre de cette gamine là-bas qui vous a donné le bourdon, ou quelque autre fantôme, mais vous savez pourtant aussi bien que moi comme il est vain de s'apitoyer sur son passé comme des bicoques branlantes, il suffit bien assez que nos corps vermoulus le soient ! Toi, Paul, en matière d'amours tu n'as jamais eu à te plaindre, même à ton âge, vieux pervers, tu collectionnes encore les rendez-vous galants ! Et même si tu n'as jamais pu trouver « ta » femme, au moins, tu en auras eu une belle brochette ! Et toi Jean, cesse donc de toujours remuer le couteau dans la plaie ! A croire que tu es né avec ! Après tout tu répètes bien assez souvent que l'amour n'est qu'une vilaine illusion tout juste bonne à faire courir les jeunes pour qu'ils en oublient de penser et de s'intéresser à des affaires moins triviales ; alors pourquoi persistes-tu à te soucier d'un spectre qui t'a échappé, si tant est qu'il ait jamais existé ? ! Et puis moi, je ne suis pas mécontent de ma bonne femme, même si nous nous sommes mutuellement faits cocus plus d'une fois et que nous ne nous adressons guère plus la parole, elle n'a jamais été sotte, et j'aime bien me chamailler avec elle. Nous sommes, en un mot, un vrai couple moderne ! Ha ha ha ha ha ! »

Le rire de Pierre s'envola jusqu'au rivage et il alla s'éteindre par delà l'océan, jusqu'aux derniers reflets du soleil qui évanouissaient leurs embrasements purpurins et vacillaient à travers les ténèbres des flots.

Les rengaines dissonantes des vieilles mouettes s'était tues.

L'épave était sortie de l'eau, elle avait enfilé son surcot et sa cape et elle s'était muée en un oiseau de nuit grelottant dans la niche moussue d'une falaise.

« Allez, va ! Tu as fait une brillante carrière scientifique et tu marqueras sans doute les générations à venir par tes théorèmes « monstrueux », pas vrai ?

— Ça c'est sûr que j'ai eu une belle carrière, et pour être franc, il me manque un peu, ce cristal de savoir !

— J'ai toujours pensé qu'il rendait son porteur mélancolique et tourmenté par toute cette connaissance... fit Paul, même — surtout ? — une fois qu'il lui est retiré. Rien qu'à prendre ton exemple et à te voir errer tout les jours à travers la forêt, ainsi qu'une âme en peine...

— J'ai toujours été dépressif, fit Jean sereinement.

Le soleil était maintenant totalement immergé par les houles infiniment obscures de l'océan ; Vénus rutilait d'un éclat froid et austère, et les trois compères assis sur leur banc de marbre semblaient aussi blêmes que des hêtres centenaires, et sans doute n'étaient-ils pas si éloignés de l'âge vénérable, sûrement à moins de la moitié de cette vie d'enfant qui palpait faiblement à leurs pieds comme un oisillon tombé du nid. Les rayons exsangues de la lune accentuaient les crénelures florissantes de leurs darts et leur peau scintillait faiblement comme une radioactivité passive, de sorte qu'on aurait cru voir trois spectres qui attendaient patiemment le prochain bateau en partance pour l'au-delà.

« Eh bien ! Il est l'heure, vieux compagnons ! fit Paul, venant rompre la mélodie captivante que leur berçait l'océan obscurci. Les ténèbres sont tombées, il est temps de rentrer. Mais pour tout te dire, Jean, je te trouve bien injuste avec elle, elle n'est pas aussi détestable qu'elle voudrait bien le laisser croire. Moi, au moins, je ne suis pas dupe... du moins, je ne le suis plus. Longtemps je l'ai méprisée comme toi, sinon plus, jusqu'à ce jour où je l'ai aperçue il y a plus de trente ans, dans un faubourg des environs de Iota... Tu sais, là où on recrute les prétendants à la citoyenneté d'Epsilon. J'avais l'habitude d'y donner des cours bénévolement et, un jour que je me rendais dans les classes du district Niflheim — un des plus mal famés — j'aperçus sa silhouette grise, déjà un peu voûtée par le poids de l'âge,

qui rentre dans une vieille mansarde. Il y avait un des gamins que je suivais qui jouait non loin de là, le petit Skoll, un charmant bambin à la peau aussi noire que ses yeux étaient clairs. Je m'approchai de lui et lui demandai :

— Dis moi, Skoll, tu connais la dame qui vient de rentrer chez les Vanir ?

— Madame des Ombres ? (elle et ses noms pompeux !) Oh oui ! Bien sûr ! Je la connais bien même ; elle vient chez nous aussi, parfois !

— Et qu'est-ce qu'elle fabrique donc chez toi, cette vieille gorgone ?! Elle est dangereuse, tu sais, il faut t'en méfier comme de la peste !

L'enfant s'esclaffa :

— Excuse-moi professeur, mais elle ne ferait pas de mal à une mouche, même si elle ronchonne beaucoup comme un vieux monsieur.

— Que diable fait-elle donc alors ? Pas du secours caritatif tout de même, demandais-je l'air perplexe.

— Oh non évidemment ! Elle nous répète même assez souvent que ce n'est pas sain d'accepter la charité d'autrui, et elle roupète beaucoup quand elle nous voit mendier. En fait elle vient surtout pour jouer.

— Pour jouer ?! Mais, à quel genre de jeux ? fis-je encore plus suspicieux.

— Oh, des tas de jeux : à la balle, aux échecs, à la marelle, à la poupée, à faire des cabanes, aux osselets, à s'inventer des histoires où on est des rois, des dragons, des conquérants de l'espace, des chevaliers ou des assassins et on joue même au concours du crachat le plus long et là elle gagne souvent ! Parfois aussi, elle discute avec l'un d'entre nous et elle nous pose des questions et on lui en pose aussi. Ce qui est marrant c'est qu'il n'y a jamais vraiment de réponses, elle appelle ça la philosophie, elle dit que c'est totalement inutile, comme les jeux, mais qu'il n'y a rien de plus agréable que de perdre son temps en faisant fonctionner ses méninges. Et souvent, elle rigole très fort, comme si elle n'avait plus l'habitude de rire. Et parfois aussi (et là il baissa la voix) elle fournit des armes aux parents et elle leur donne des cours !

« Quoi, m'écriai-je, elle serait donc une terroriste du mouvement antidémocratique ? »

« Mouais, m'interrompit Jean, pourquoi pas une activiste des droits des ressortissants d'Omega pendant qu'on y est ? Après s'en être servis comme cobayes elle aurait eu des remords, ben voyons... »

« Laisse moi continuer ! Je reprend : ... Là le gamin rigole encore et me sort :

— Oh non ! Elle dit juste qu'elle redonne de l'équilibre, mais elle n'aime pas beaucoup parler de ses raisons et, une fois qu'on discutait tout les deux, elle m'a confié qu'elle ne le savait pas vraiment elle-même et qu'elle donnerait un précieux objet à qui lui donnerait la réponse. Et moi, me fit Skoll d'un air malicieux, je l'ai trouvée !

— Comment est-ce arrivé ?

Le petit diable au sourire de velours avait aiguisé ma curiosité.

C'était durant une des leçons particulières, comme elle les appelle, on avait parlé de la morale dans la recherche et des expériences biologiques. Alors moi je lui fais : « Tu sais, Madame, même si les gens ici ils ne le disent pas, on sait bien qui tu es en vrai ! »

— Ah oui ? C'est une chose heureuse car moi je ne l'ai jamais su. Mais toi, dis moi, qui crois-tu que je puisse être ?

— Tu es le grand généticien qui fabrique des créatures bizarres et qui sait les chemins pour transformer les hommes.

— C'est en partie vrai. Et toi ? tu voudrais que je te transforme ?

— Oh non, non ! Ça fait un peu peur... Et aussi, je vois pas pourquoi je devrais changer. Tu t'es changée toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'avais pas envie de changer non plus ! Mais dis-moi, qu'est-ce qu'ils en disent, les gens du bourg, que je suis cela aussi ?

— Ils disent que tu es bizarre, mais qu’au moins tu ne leur fais pas la charité et tu ne leur proposes pas des échanges malhonnêtes. En fait ils aimeraient savoir pourquoi tu joues avec les enfants, pourquoi parfois tu sauves les gens, et qu’en même temps tu te caches et tu retournes faire des expériences bizarres sur d’autres enfants et d’autres gens...

— Et bien en fait, ça te surprendra sûrement, mais je n’en n’ai pas la moindre idée ! Et si je me cache, ce n’est pas parce que j’ai honte de vous, les habitants de Iota, mais parce que j’ai honte de moi. J’ai peur de donner dans la compassion, et pourtant je n’ai pas pitié de vous, non, ce serait insultant ! Tu vois, je ne souhaite pas prétendre partager les peines de qui que ce soit, j’ai bien assez des miennes. Mais quand je vois une petite vieille crouler sous sa charge de courses en tout genre, soufflant comme un phoque et trimbalant le poids des âges comme une vieille mule enivrée, je me dis qu’il vaudrait mieux pour elle que je l’achève sur le coup. Pourtant au bout du compte, j’ai cette pulsion contraire ; je porte ses sacs et je discute un bout de chemin avec elle, en maudissant le monde...

Qu’est donc qui me pousse à agir ainsi ? La pitié ? Non, la pitié voudrait que j’achève la pauvre bête, sans douleur et sans pleurs. La compassion ? Non, je ne ressens rien pour les fardeaux des autres... Si la vue d’un animal souffrant peut m’émouvoir à un moindre degré, je n’ai pas assez de lâcheté pour me mettre à souffrir avec lui. La compassion est une solution de facilité, quand on a rien de mieux à offrir et qu’on souhaite malgré tout offrir un peu de soi, par pure auto-satisfaction.

Bref, qu’est-ce donc qui me pousserait à aider cette antiquité faible et chancelante ?

La curiosité, sans doute... La soif de découvrir un nouveau monde, aussi branlant que le mien, mais d’une autre cadence.

C’est sans doute pareil pour vous, les gens de Iota. Je ne sais pas pourquoi j’en avais honte au début et je trouvais mes agissements lâches et dénués de toute logique apparente. Et puis, tu sais bien mon petit Skoll, j’ai toujours cru qu’il fallait accepter ses propres démons, plutôt que les combattre, et alors, je faisais face à un de ces démons inintelligibles sans queue ni raison, et qui tourmentent l’esprit durant les heures de sommeil. Alors je l’ai accepté, comme les autres, même si à dire vrai, celui-là, je ne le comprend toujours pas. Et à la vérité, je jure que je donnerai le trésor du dragon à qui me l’expliquera.

— Et bien moi, je sais !

— Alors éclaire-moi, petit loup noir !

— Je pense que tu es une femme bien triste et bien seule et que si tu aides parfois les gens c’est pour vivre un peu de leur vie et découvrir des sentiments et des intérêts que tu n’auras jamais. C’est comme pour nous... Tu n’as jamais eu de vrais enfants, pas vrai ? Et j’ai même lu une fois que tu détestais tout ce qui touchait à la famille.

Mais en fait tu es trop curieuse pour détester totalement quelque chose et aussi, tu tiens trop peu à la vie pour ne pas faire un geste qui la mette en danger, tu joues avec le feu et avec les gens pour te donner l’illusion de vivre. Tu t’amuses avec les enfants parce que tu en es toujours un et tu sauves les gens parce que tu ne peux pas encore te tuer.

— Ma foi ! Cela mérite réflexion ! Mais dis-moi encore, pourquoi je tue des gens alors ?

— Parce qu’ils n’osent pas le faire eux-mêmes, d’ailleurs un jour tu m’as dit que le vide emplissait leurs yeux comme des larmes inexistantes et que souvent même ils te disaient merci dans leur dernier soupir...

— Diable ! Il ne faut pas croire tout ce que je dis, tu sais, j’exprime bien des choses et leur contraire. Mais dis-moi encore, ne vaudrait-il pas mieux qu’ils combattent et vivent malgré tout ?

— C’est eux qui le savent, parfois je pense qu’il n’y a pas d’autres alternatives, pourtant les gens osent rarement, et parfois ils le regrettent. Mon grand-père regrette toujours de ne pas être mort plus tôt.

— Et pourtant, j’en ai tué qui n’étaient pas malheureux ! Mais après tout, ce n’est pas un grand drame que de mourir heureux . Le drame n’est jamais tant de mourir, la souffrance est le lot des vivants, non des morts. Quand tu commets un acte aussi grave que le crime, cela a des répercussions inconcevables et incontrôlables sur les proches du mort, et par extension,

sur les proches de ceux-ci, etc. Et comme c'est invariablement le cas pour tout pavé lancé dans une mare, il y en a qui se réjouiront secrètement ou ouvertement de cette mort, il y en a certains que cela délivrera et d'autres que cela plongera dans le plus profond désarroi. Pourtant quand tu y réfléchis bien, les uns comme les autres sont également égoïstes vis à vis de cette perte, et ils ne pensent bien souvent au mort qu'en terme de déficit ou de profit — pas nécessairement matériel, plutôt spirituel, voire charnel.

Pourtant Skoll, souviens-toi bien de ceci, tuer quelqu'un n'est jamais une chose aisée, c'est tout aussi agréable que désagréable et cela entraîne forcément bien des tracas, que ce soit un meurtre légal, justifié, approuvé, ou non. Aussi, si un jour tu es amené à tuer, n'oublie jamais pourquoi tu le fais, tu n'en honoreras que plus noblement celui que tu tues ; et puisque tu lui prends sa vie, donne lui au moins une signification.

— Oh moi, je ne veux pas tuer, je préfère jouer, c'est plus marrant !

— C'est une saine chose en effet, pourtant parfois le jeu aussi peut entraîner la mort, et on choisit bien rarement de tuer. Tous les hommes sont plus ou moins indirectement des meurtriers, mais c'est là un vaste sujet, nous en reparlerons un autre jour si tu le souhaites. Tu découvriras cela aussi sans doute de toi-même.

Il faut toujours être prêt au pire, ça n'évite jamais la chute, ça permet juste de la mieux apprécier. Tiens, regarde ! »

Alors, elle a défait le gant de cuir noir qui recouvrait toujours sa main gauche. Ce n'était plus vraiment une main, elle était plus noire que son gant, squelettique et écailleuse comme la peau d'un lézard, elle avait aussi de longues griffes pourpres et un anneau d'acier brillait à son doigt. Il était rehaussé d'une petite pierre très brillante, écarlate comme les reflets de ses griffes.

— La main qui tue, grimaça t-elle, je l'ai affectueusement surnommée Vouivre, car j'ai l'impression parfois qu'elle ne fait plus vraiment partie de moi.

Alors elle a soufflé doucement sur la petite pierre de la bague. C'était un bijou projecteur et c'était la première fois que j'en voyais un. Il y a eu un grand éclat qui est parti de la bague et a irradié tout l'air qui nous entourait. J'avais l'impression d'être dans une bulle de savon. Et puis alors, devant moi, j'ai vu un dragon voler... Il était si beau, si imposant, il était noir comme vouivre et semblait fait de la même matière qu'elle. Mais il brillait aussi, un peu comme la mer quand il y a de l'orage.

Et puis à un moment il a semblé nous regarder, ses yeux étaient bleus, presque vitreux, ils faisaient un peu peur. Alors elle a arrêté la projection, elle tremblait. Ensuite elle a dit :

— C'est un vrai, personne ne connaît son existence, il vaut mieux que ce soit ainsi, bien que de toutes façons, personne n'y croirait.

Elle avait l'air très triste.

— C'est mon fils, il est parti. Un jour, il n'a plus voulu que je le transplante dans son corps humain, je sais qu'il ne reviendra pas... Comme son père, il n'est jamais revenu. L'ironie de tout cela, car il faut bien qu'il y en ait une, c'est que ce fils sans père, est lui même père sans le savoir et bien malgré lui ! Comme quoi, il n'y a pas de doutes possibles, c'est vraiment le digne rejeton à son père, les gènes ont parlé !!

Elle rigola un peu, mais pas trop franchement. Et puis vouivre m'a tendu la bague.

— Tiens, prend la bague, je n'en n'ai plus besoin. Ne montre le contenu à personne, sur ta vie !

Là, elle m'a violemment saisi le cou avec vouivre, elle était froide et pourtant ses écailles me brûlaient la chair. Elle a plongé son regard dans le mien. Ses yeux d'habitude, je les aime bien, ils sont sombres, tristes et presque vides... Mais là, ils étaient verdâtres et brillants et gros comme ceux d'une chouette en colère. C'était terrifiant et poignant aussi, ça la rendait encore plus laide. Je crois qu'elle m'a dit quelque chose, mais je ne m'en rappelle plus. Ensuite elle m'a relâché. Elle a fait comme si rien ne s'était passé, elle a rigolé et puis elle a dit :

— Du moins, essaye de tenir ta parole dans la mesure de l'humainement possible ! Et surtout, promets-moi de la donner à ma petite-fille si jamais elle la réclame un jour. Allez oust !

Elle me déposa la bague dans le creux de la main, elle était assez lourde, aussi froide que vouivre et elle contenait le secret du dragon !

— Allez, file ! Je dois méditer un peu.

Je suis parti, elle était très triste, ses yeux étaient à nouveau sombres et doux comme des larmes et ils regardaient la mer...

« Tu vois, professeur, je suis très chanceux, j'ai le secret du dragon ! Oh, tu le verrais, il crache des flammes, comme dans les jeux vidéos, et il vole encore mieux qu'un oiseau, tu sais ! On peut même en fabriquer plein quand on a les moyens !

— Et comment fait-on alors ? (Je ne croyais pas une seule seconde à ces élucubrations qu'Azeroyah avait dû semer dans sa jeune tête de linotte, pourtant il avait encore aiguisé ma curiosité.)

— Ça, maître, je ne te le dirai pas, parce que je n'ai pas envie d'avoir affaire à Vouivre encore une fois. De toute façon, c'est bien trop coûteux pour toi, me fit-il d'un air insolent.

J'ai tenté d'en savoir plus, mais en vain, le petit diable n'en démordait pas, il a même refusé de me montrer son précieux objet. Soudain, on a entendu des hurlements en contre bas, des sirènes anti-incendie ont raisonné dans le lointain, et on a vu une épaisse fumée s'élever d'une des habitations située à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous nous trouvions. Mon élève et moi-même nous sommes précipités afin de porter quelques secours aux infortunés, bien que nous ne nourrissions guère d'illusion, les feux sont fréquents dans ces faubourgs, et les installations trop vétustes pour assurer une quelconque sécurité. Aussi, comme nous le redoutions, nous sommes arrivés trop tard, tout était allé si vite, la mansarde était un foyer ardent qui crépitait et hurlait tant et plus.

Pourtant, mon élève m'a tiré délicatement par la manche, rompant l'envoûtement caractéristique que les flammes avaient commencé à exercer sur moi. Il attira discrètement mon attention sur une forme noire qui sortait de l'arrière-cour enfumée. Elle transportait — trimballait, serait à dire vrai plus révélateur — deux enfants pleurant sous ses bras, elle les posa assez gauchement à terre et frotta encore plus maladroitement leurs tignasses enduites de suie. Elle releva la tête, jeta quelques regards furtifs à droite et à gauche comme un voleur ayant juste commis un larcin et elle rencontra mon regard étonné. Elle écarquilla ses yeux de chouette, rougit jusqu'aux oreilles, abaissa sa capuche grise à moitié cramoisie et glissa comme une ombre à travers la foule des observateurs qui continuaient à admirer le feu.

Par la suite, j'ai voulu en faire « la femme », mais elle m'a dédaigné. Elle a la ténacité d'une bourrique, doublée d'un orgueil démesuré, elle est bien trop aigrie pour faire une compagne convenable et, pour parler cru, elle est loin d'être attirante. Mais elle a cette folie et cette pureté que peu ont su garder, dommage que cela ait été gaspillé de la sorte ! Oui, elle t'aurait sûrement tué, et même si tu ne serais sans doute jamais mort heureux, sans doute serais-tu mort plus libre, mon ami ? Le bonheur paisible que nous a offert Omega a pourri nos désirs jusqu'à la racine, et il n'y a plus que des vieux imbéciles comme nous pour se souvenir encore de quelque chose que nous ne vivrons jamais, mais qu'elle a sans doute atteint parfois, malgré toute sa haine. »

Jean resta interdit pendant quelques minutes, et finalement il murmura « Je me suis refusé cette force à l'époque, et j'ai couru après l'humanité toute ma vie alors qu'elle s'était sacrifiée à moi. »

« Allez, il est tard, compagnons ! A demain ! »

Pierre et Paul regardèrent Jean d'un air préoccupé, ce dernier hocha la tête.

Paul et Pierre se levèrent et partirent. Ils marchaient religieusement sous les ombres des platanes, les feuilles crépitaient sous leur pas comme un feu presque éteint. La lumière

blafarde de la lune en relevait furtivement les nuances rubicondes et se jouait des silhouettes frissonnantes des branches.

Ce fut Pierre, qui, une fois de plus rompit le silence.

« Eh bien, Paul ! Il faudra être plus vigilant les prochaines fois, sinon le banc sera bientôt vide ! Je te propose d'établir un ordre du jour à l'avenir, ça évitera les dérapages !

— Sage décision, hocha gravement Paul. De quoi souhaites-tu parler demain ?

— D'une remarquable exposition de cyber hacking et du dernier film de Takeshi Oookami sur les légendes des forêts closes, l'as-tu téléchargé ?

— Pas encore, mais j'y songerai !

— En tout cas, nous ne parlerons pas de Jean.

— Non, nous ne parlerons plus de Jean. »

Et ils se séparèrent sous le couvert de la nuit.



## EPILOGUE

Jean, quant à lui, était resté sur son banc. Il avait pris l'habitude de se promener un peu sur la plage une fois les deux autres partis. Alors, il se déchaussait et baignait ses vieux pieds calleux dans l'océan. C'était bon pour les rhumatismes.

Ainsi, il flânait quelques minutes dans l'eau froide et il versait souvent une larme amère dont il avait oublié la signification ; elle roulait délicatement sur sa joue flétrie comme un parchemin antique , elle frôlait ensuite affectueusement les plis gondolés de sa bouche et achevait sa course éphémère diluée parmi une immensité lacustre, telle une goutte de mers indéchiffrables se dispersant à travers les gémissements de l'océan.

Cependant cette nuit, Jean était resté sur le banc, et la goutte s'était muée en sanglots violents ; ils secouaient dangereusement les bas-fonds de sa carcasse qui recouvrait la mémoire, ou plutôt, dont les murs s'étaient enfin brisés, laissant affluer un torrent de souvenirs et de regrets d'autant plus vifs et dévastateurs qu'ils n'étaient plus voilés par la ségrégation trompeuse de l'oubli.

Finalement, quand la source fut à jamais tarie, Jean se leva. Il alla trouver l'oiseau blotti, qui s'était endormi. D'une voix tremblotante et encore émue, il lui dit :

« Allons, debout ma petite. »

La petite en question cligna faiblement des paupières comme un oisillon à peine sorti de son œuf.

— C'est vous, Monsieur Jean ?

— Oui, allez, il est tard, rentrons. Je dois parler à ton arrière grand-mère.

— Ah ! Elle sera contente, j'en suis sûre... Mais pas moi...

— Pourquoi ?

Iphigénie haussa les épaules.

— Tu le sais aussi bien que moi.

— Oui.

— Si ça avait été moi, tu m'aurais dit que je pose beaucoup de questions dont je connais déjà la réponse.

— Je sais, je dois devenir gâteaux.

— Ou émotif, mais c'est pareil.

Jean hochait la tête et ils cheminèrent en silence.

Ils arrivèrent devant le seuil d'un manoir qui se situait à l'extrémité Est d'Epsilon, à la bordure de la Grande Réserve Forestière, où nul humain n'avait plus le droit de pénétrer, sauf passe-droits exceptionnels.

Le manoir était du dernier goût : façonné à l'ancienne avec de sombres tours de pierres jonchées de créatures infernales, avec ses portes gothiques, ses arcades compliquées et son vaste parc broussailleux. Il jurait avec la modernité sobre et lumineuse de la ville, dont les tours glabres, les acropoles radieuses et les demeures ioniques faisaient la fierté des heureux citoyens.

D'ailleurs, comme le pensait communément le voisinage le plus contigu (d'un ou deux kilomètres), le castel était une entité à part entière, une protubérance monstrueuse et isolée qui ne faisait heureusement pas partie de la ville.

C'est Hati, le père d'Iphigénie qui ouvrit la porte. Il avait conservé sa belle peau noire et ses yeux étaient toujours d'un bleu ardent et pénétrant. Quand il vit Jean, il fit une moue dédaigneuse et appela sa grand-mère.

« Monseigneur, vous pouvez arrêter toutes vos recherches, votre fiancé est arrivé ! »

Il y eut un bruit de verre brisé, une ombre frêle et trapue s'avança timidement dans l'entrée ; de longs cheveux d'argent recouvraient un faciès encore plus blême, austère et sec comme du granit.

— Il est temps, bredouilla Jean.

— Pas trop tôt ! fit une voix tremblotante, mais je savais que tu viendrais, au bout du compte !

— Sorcière !

— Démon !

Ils ricanèrent, et un semblant de tendresse vint éclairer leurs yeux ternes et voilés.

Azeroyah embrassa Iphigénie sur le front, elle semblait vouloir lui parler mais elle se contenta de cligner ses deux yeux de vipère et lui chuchota :

« Finalement, je mourrai avant toi, tu vois ! »

Ce à quoi l'enfant répondit par le même langage cabalistique des paupières.

Azeroyah se tourna vers Jean et questionna :

« Toujours les loups ?

— Ou les premiers qui auront la malchance de tomber sur nous ! »

Ce fut les dernières paroles qu'ils échangèrent. Ils s'enfoncèrent silencieusement dans les ténèbres de la forêt pour aller finir leurs jours et repaître de leur savoir infini quelques bêtes sauvages qui erraient par delà les limites de la civilisation, comme ils en avaient convenu plus de soixante ans auparavant, la dernière fois qu'ils avaient dû s'adresser la parole.

Ainsi s'éteignirent, et d'aucun dirent se marièrent, deux des plus grands et des plus méconnus savants d'Epsilon, où le savoir fleurit comme du cristal de roche et où les hommes changent de cerveau comme on change de manteau.

On n'alla pas chercher leurs dépouilles, les enfants n'honorèrent pas leurs tombeaux de guirlandes parfumées, on ne fit pas de jeux vidéos ni de chansons à leur mémoire, et il n'y a guère que moi, pauvre écrivain marginal et désabusé, qui ait encore la folie de commémorer leur histoire oubliée ainsi qu'un vieux loup dépité, déchirant avec dégoût — mais non sans faim — la chair fripée et malodorante de ces deux cadavres vivants, trop résignés et bornés pour crier.

*Necsipaal*

*Mars 2003*

## TABLE DES MATIERES

Le Cercle du Crépuscule.....	3
Épilogue.....	15